

Dépossession silencieuse

PALESTINE Pour les habitants des territoires occupés, ou à Gaza, la vie quotidienne est rendue impossible par les Israéliens qui multiplient les embûches. De retour d'une mission civile, un Neuchâtelois témoigne



Une partie de la délégation de la mission civile à Al Mawasi. Durant la deuxième Intifada, l'armée israélienne avait confisqué les moteurs de bateau.

PHOTO SP-BENOÎT MATHIEU

Par
Jean-Luc Wenger

A Gaza, Vincent Moser a visité des colonies abandonnées, constaté la destruction des infrastructures. Il témoigne de l'emprisonnement et de l'enfermement dans lequel se trouve la population palestinienne. Il résume: «Tout est bloqué». Cet automne, le Neuchâtelois a fait partie de la 17e mission civile suisse en Palestine, avec une dizaine d'autres participants.

Arrivée à Jérusalem, la délégation s'est rendue à Ramallah en taxi collectif jusqu'à un premier check point. Tout le monde descend et emprunte un autre véhicule. A Ramallah, la délégation rencontre, notamment, des familles de prisonniers. Vincent Moser constate l'impact que peut avoir sur les familles le statut de «détenu administratif». Des témoignages directs bouleversants. On estime à 8000 le nombre de Pa-

lestiniens emprisonnés en Israël. Beaucoup sont des «détenus administratifs», aucune charge n'est retenue contre eux. Près de 600.000 Palestiniens sont passés par les geôles israéliennes, sur une population de trois millions.

Lire le paysage

«Le deuxième jour, nous avons visité les alentours de Jérusalem avec un jeune juif pacifiste». Ce tour guidé leur permet de constater les destructions de maisons dans Jérusalem-Est. «Le guide nous aide à lire le paysage, lire le territoire». Les Israéliens revendiquent certains quartiers et y installent des colonies sauvages, gardées et protégées. «Ensuite, on s'éloigne, et dans les banlieues, on retrouve des quartiers enfermés, où la vie quotidienne est rendue impossible, se souvient Vincent Moser. On sent clairement une forme de dépossession silencieuse, les gens partent, il s'agit là de plusieurs dizaines de milliers de personnes».

L'ancienne route qui conduisait de Jericho à Jérusalem est fermée par le Mur. «Là, un passage pour les piétons, large de 1m20. Une jeep empêche l'entrée, les soldats refusent de nous laisser passer». Le guide leur rappelle que c'est illégal. «Ils indiquent alors qu'un autre passage est ouvert. Sauf que ce dernier est large de 60 cm et qu'un muret de 1 mètre de hauteur gêne l'accès. On a vu toutes les difficultés d'une femme âgée chargée de bagages...»

«Les pêcheurs peuvent parfois sortir en mer, parfois non»

A Gaza, les membres de la mission dorment chez des familles. «Nous avons visité d'anciennes colonies. Autour, des habitations détruites, on retrouve d'immenses no man's land sécuritaires». A Rafah, Vincent Moser décrit des no man's land créés dans des quartiers peuplés, à coups de bulldozer



Avant le retrait des colons de Gaza, la centrale électrique de Beit Hanun a été complètement détruite.

PHOTO SP-VINCENT MOSER

durant la nuit. «Obligé ainsi les Palestiniens à dormir ailleurs et à revenir y travailler le jour».

Durant les cinq ans de l'Intifada, Israël a interdit, ou limité sérieusement, la pêche. Aujourd'hui, les restrictions se sont un peu assouplies. Mais des navettes militaires surveillent la côte. «A Al Mawasi, nous avons rencontré des pêcheurs coupés du monde, empêchés par les Israéliens de travailler», raconte Vincent Moser. Durant l'Intifada, ils ont dû enlever les moteurs des bateaux et vivre à crédit. Aujourd'hui, de manière arbitraire, ils peuvent parfois sortir, parfois non. Peu après leur visite, un bateau de pêcheur a été coulé.

Autre expérience, la cueillette des olives. Entre les villages, Vincent Moser raconte les «road blocks»: «Il n'y a personne, mais ces blocs de béton coupent la route et obligent à changer de véhicule. On voit des villages encerclés, coupés de

l'accès aux champs. Le village où nous étions, Az-Zawiya, avait un territoire de 600 hectares. Aujourd'hui, sa superficie n'est plus que de 20 hectares.»

De 20.000 habitants à 2000

Les terres cultivables se trouvent de l'autre côté du Mur. Et pour s'y rendre, il faut des autorisations. «Ceux qui n'en ont pas besoin les obtiennent facilement...» Proche de Tel-Aviv et de la «ligne verte», ce village possédait un marché agricole prospère. Avant, Az-Zawiya comptait 20.000 habitants, aujourd'hui 2000. Les blocages ont étouffé le marché.

«A pied, nous avons traversé une route de colons. Très vite une jeep a débarqué. Les soldats ont pris les paysans à partie». Pour entretenir les vergers, il faudrait y venir tous les jours. Or, certains paysans n'y ont accès qu'une fois par année. «Nous avons été autorisés à cueillir à l'intérieur de l'enceinte d'une colonie. C'était tout près, mais nous

avons dû faire un énorme détour». Dans un premier temps, les gardes privés ont refusé d'ouvrir. «Nous avons les documents, mais il a fallu négocier un bon quart d'heure». Le champ n'avait pas pu être entretenu depuis deux ans. «Les Israéliens ont réactivé une ancienne loi ottomane. Si un champ n'est pas cultivé durant trois ans, il devient propriété de l'Etat, c'est un mécanisme de dépossession». Pour revenir à Jérusalem, le trajet prend 40 minutes, mais l'accès par la route des colons était interdit ce jour-là. «Nous avons mis plus de deux heures. C'est invivable au quotidien. On passe ou pas, on ne sait jamais».

Pour imaginer la réalité du bouclage des territoires, il faut rappeler qu'il existe 605 check points en Cisjordanie. Sur ce petit territoire, le nombre d'embûches est considérable. Les missions civiles ont aussi pour tâche de dénoncer cette paranoïa sécuritaire. /JLW

Le(s) visage(s) d'une société

NEUCHÂTEL Dans quelle mesure des portraits révèlent-ils la société dans laquelle ils vivent? Vidéographie à l'OFS

Les visages défilent. Sans rupture entre les images. Qui sont ces gens?

Jusqu'à la fin du mois de janvier, l'une des «vitrines» de l'Office fédéral de la statistique (OFS), à quelques pas de la gare de Neuchâtel, s'anime dès la nuit tombante et jusqu'aux premières lueurs du jour. Intitulée «La tête des nôtres», une vidéographie de l'artiste fribourgeois Christoph Schütz cherche à poser les deux questions suivantes: dans quelle mesure les portraits de ces individus révèlent-ils la société dans laquelle ils vivent? Par ailleurs, l'image d'un visage permet-elle de déterminer le caractère de l'individu photographié?



Déjà présentée à Fribourg, cette vidéographie atteint son but: à chaque visage correspond aussitôt, chez celui qui la voit, le début d'une «ré-

flexion»: elle a l'air sympa, il ne doit pas être très heureux, elle est originaire d'un autre pays...

L'artiste a photographié un échantillon représentatif de 160 Fribourgeois. En outre, les photographies sont débarrassées de tous les attributs personnels, comme les habits et l'environnement immédiat. Pas de mimiques, non plus.

Sur la base des données de l'OFS, et à l'aide d'une méthode d'échantillonnage, cinq critères ont été définis: le sexe, l'âge, le domicile, la langue et la nationalité. Ainsi, chaque portrait représente environ 1500 personnes parmi les 242.000 habitants du canton de Fribourg. /PHO

VU ET À VOIR À LA POUDRIÈRE

Le capital, cette certitude

Par
Denise de Ceuninck

L'envie de titiller le public, voilà, après les classiques russes, la tentation de la compagnie Heliogade cette saison. Une fantaisie dangereuse. Il suffirait d'élever la voix pour répondre aux acteurs sur la scène du théâtre de la Poudrière, à Neuchâtel. Nous avons vaillamment résisté, nous savons nous tenir, mais cela nous a dérangé pendant toute la représentation de vendredi. Il y a beaucoup de poncifs dans «Le cauchemar d'Al Capi», de Layla Nabulsi.

Certes, il est primordial de savoir comment va le monde, comment et par qui les sociétés sont conduites. Non seulement pour mieux connaître l'envers de l'his-

toire contemporaine, mais surtout pour que les failles, une fois révélées, soient transformées.

L'ouvrage d'un reporter

Mais la pièce de Layla Nabulsi enfonce des portes ouvertes. Du chômage endémique aux organisations non gouvernementales convoyant du café de Colombie autant que de la coke, de la famine en Ethiopie au Chili et au Pérou: «Le cauchemar d'Al Capi» est l'ouvrage d'un reporter. Tous les malheurs du monde sont sur le plateau, tous les sujets sont évoqués, superficiellement, alors qu'un seul, traité en profondeur, suffirait à mettre le feu aux poudres.

Le capital, cette sordide certitude, court de thème en thème. Ils sont sept ac-

teurs et actrices, tous réussissent très habilement à garder leur poids de chair dans ces thèmes fugitifs. On observe une parfaite homogénéité de la distribution, d'un bon niveau, puisqu'eux-mêmes se disent amateurs.

On relèvera quand même le grand monologue, déployé jusqu'au bout du désespoir, par le capital. Tous racontent leur histoire sans briser l'atmosphère, et fort bien suivis dans ce jeu par deux enfants doués. Quand on aura dit que Stéphane Guex-Pierre insuffle la tempête sur les acteurs, on comprendra que le public leur a fait un triomphe. /DDC

Neuchâtel, théâtre de la Poudrière, encore ce soir, mercredi et jeudi à 19h